

LACAN ET SES ELEVES

(*extrait*)

Dans ce texte paru initialement dans le n°2 de la revue CERF (janvier 1982), Jean Clavreul revient sur la dissolution, deux ans auparavant, de l'Ecole Freudienne de Paris. Il évoque en particulier les problèmes posés par la transmission d'un enseignement.

(...)

Nous n'avons pas à nous dissimuler que ce sont des divergences profondes, radicales, qui nous séparent et vont nous séparer encore des autres qui se réclament de Lacan. En 1953, la Société Française de Psychanalyse, qui venait de se séparer du groupe de l'Institut de Psychanalyse, affirmait *qu'aucune divergence théorique* ne nous séparait de l'autre groupe. Ainsi chacun se déclarait-il freudien, et la toute nouvelle S.F.P se présentait comme la version "libérale" du groupe freudien. Même si on tient compte du fait qu'une telle déclaration se voulait surtout habile afin de préparer notre réintégration dans l'I.P.A, il faut tout de même se souvenir de la médiocrité d'une telle dénonciation qui méconnaissait les enjeux théoriques qui sous-tendaient la scission.

Aujourd'hui, nous entendons les mêmes fadaïses. Il n'y auraient que des *querelles de personnes* et des *enjeux de pouvoir* à l'origine des conflits entre les "élèves" de Lacan. C'est sans doute la version que voudraient accréditer ceux qui préfèrent ne pas se compromettre et voudraient faire croire que le psychanalyste doit rester d'une sérénité olympienne au-dessus de la mêlée des passions.

A cette image d'Epinal, il faut opposer ce que fut la violence des positions de Freud et Lacan, toujours plus disposés à accentuer le tranchant des différences qu'à se satisfaire de compromis bâtards. La première scission significative concerne la rupture de Freud avec Jung. Elle est l'aboutissement d'un désaccord ancien. Jung a toujours voulu donner de la psychanalyse une version acceptable par le corps médical et plus généralement par la société intellectuelle. Freud, au contraire, ne voulait rien transiger et maintenait sans concession sa théorie sexuelle. Ce qui était en jeu concernait déjà le désir du psychanalyste. Celui de Freud était intransigeant et restait centré sur son expérience. Celui de Jung, au contraire, se pliait aux exigences d'un public qu'il fallait séduire et convaincre.

LACAN ET LES PSYCHANALYSTES

C'est donc une interprétation tout à fait discutable que celle qui nous est aujourd'hui donnée d'un Lacan ayant conquis sa place parmi les grands "penseurs" contemporains. D'abord parce que la psychanalyse, singulièrement sous l'influence de Lacan, est une critique radicale de la "pensée" et de "l'idéologie". Mais surtout parce qu'il est certain que Lacan ne gagne rien à faire partie des stars de notre temps, où il occupe une place honorable mais fragile, alors que son influence a été beaucoup plus grande auprès des intellectuels à l'époque où il n'était pas fait un tel battage autour de son nom.

C'est pourquoi nous devons dire notre complet désaccord avec Catherine Clément, dont le livre sur Lacan, du reste fort bien fait, restera un *livre d'images*. En effet, ce qui nous est présenté c'est une sorte d'image idéale, modèle identificatoire pour les analystes mais aussi pour les intellectuels auxquels le livre s'adresse. Le lecteur en retiendra de Lacan l'image d'une sorte de dandy particulièrement brillant, évoluant entre le surréalisme et la

psychanalyse, amoureux des femmes passionnées au point de s'intéresser aux folles, amateur de jeux de société au point de mettre la psychanalyse en mathèmes...

Image séduisante, certes, mais comme produit d'un discours dont l'énoncé s'affirme clairement dans le numéro 3 de *L'Ane*, où C. Clément met en garde le lecteur contre les menées anti-intellectualistes, donc réactionnaires, qui seraient le fait de certains psychanalystes. C'est là une façon bien adroite de s'attribuer à soi-même l'étiquette flatteuse d'intellectuel et de discréditer à l'avance tout adversaire. Nul doute que le lecteur moyen ne comprenne quel camp il faut choisir si on veut avoir la paix. Nul doute qu'il ne soit séduit de ce que l'on flatte ses préjugés les plus éculés.

Parce que ce n'est pas lui qui se souviendra nécessairement de ce que Lacan a pu dire du "fool", l'intellectuel de gauche, et aussi du "knave", l'intellectuel de droite. C'étaient, il y a plus de vingt ans, des propos qui venaient mettre un peu de trouble dans la bonne conscience de ceux qui n'osent plus s'appeler les *clercs*. On préfère aujourd'hui souligner avec J.A. Miller que Lacan a toujours été « en guerre contre les psychanalystes », en négligeant de rappeler qu'il leur reprochait précisément de se comporter incurablement en clercs, officiant comme n'importe quel médecin, professeur ou curé : il y a une critique radicale faite par la psychanalyse et qui concerne non pas le savoir, mais le rapport de l'homme à son savoir, c'est-à-dire la suffisance des clercs.

D'où l'injonction aussi freudienne que lacanienne de se soumettre d'abord à l'expérience. C. Clément comme J.A. Miller, son élève, devraient se souvenir que ce n'est pas si facile puisqu'il leur a fallu quelque dix années de fréquentation des milieux psychanalytiques avant de s'y décider. Le temps d'une vaccination ?

Ne laissons donc pas s'accréditer la sottise légende d'un Lacan, psychiatre besogneux, tenant séminaire dans un coin obscur de Sainte-Anne, et enfin révélé à l'admiration des foules grâce au génie de la découverte des jeunes normaliens. C'est depuis longtemps que Lacan faisait déjà école et que des philosophes comme des médecins s'étaient engagés dans la voie aride de l'expérience sans attendre dix ans que l'enseignement de Lacan soit devenu un succès confirmé.

Ceci n'a pas un simple intérêt anecdotique. Car, pour justifier son intérêt pour l'édition, l'ouvrier de la 11^e heure, en l'occurrence J.A. Miller, n'hésite pas à fournir une explication sur le retard mis par l'enseignement de Lacan à obtenir tout le succès mondain souhaitable. Cela serait dû à ce que des psychanalystes cherchaient à garder le précieux message à des fins personnelles dont tout le monde peut comprendre qu'elles sont aussi des fins mercantiles.

Le savoir psychanalytique, selon cette thèse développée aux journées de *Delenda*, constitue un métalangage dont se servent les psychanalystes pour donner sens nouveau, interprétation au discours du psychanalysant et aussi à tout discours soumis à leur sagacité. C'est ainsi qu'auraient fait les post-freudiens avec l'enseignement de Freud. Et c'est ce que s'approprièrent à faire les lacaniens si J.A. Miller n'était venu y mettre bon ordre, au grand dam des psychanalystes qui, bien entendu, ne lui pardonnent pas.

Evidemment, les choses sont un peu moins simples parce que jamais ni les concepts, ni le vocabulaire freudiens n'ont constitué un métalangage. Bien au contraire, dès les années 50, aux Etats-Unis, mais aussi en France, c'est l'énorme diffusion des concepts freudiens qui a été une des principales raisons de leur dévoiement, diffusion non pas tant auprès du grand public que dans les milieux intellectuels. Qu'on songe, par exemple, à ce qu'il a fallu de bavardages stupides pour qu'un Sartre puisse affirmer « ne pas avoir de Sur-Moi ». Il fallut bien évidemment qu'un large consensus se soit établi pour réduire la psychanalyse à sa plus médiocre expression.

Aussi le travail de Lacan a-t-il consisté pour une bonne part à refuser cet usage inconsidéré des concepts freudiens, quitte à bannir pratiquement de son vocabulaire les termes

de la 2^e topique. Ce point mérite donc d'être précisé : jamais la psychanalyse n'a constitué un métalangage à l'usage des seuls psychanalystes, ni du temps de Freud, ni du temps de Lacan. Et surtout, à la légende millerienne selon laquelle la psychanalyse serait un métalangage, il faut opposer l'enseignement de Lacan selon lequel la psychanalyse est un discours.

Qu'on ne s'imagine donc pas que les psychanalystes montaient la garde devant la porte du séminaire Sainte-Anne pour éviter qu'on y entre. S'il n'y avait pas grand monde à venir à l'époque, c'est parce que Lacan n'était pas encore coté à la bourse des valeurs intellectuelles. Qu'on ne s'imagine pas non plus que les psychanalystes faisaient le siège des maisons d'édition pour éviter la publication des œuvres du maître. Au contraire, ce fut un vrai drame pour la revue *Psychanalyse* que d'avoir à talonner Lacan à chacun de ses séminaires afin qu'il se décide à remettre son manuscrit. Lacan avait horreur d'écrire, et toute publication avait des allures de pensum. Il ne cachait pas qu'il avait horreur de se relire.

Certes on ne peut que se réjouir du travail qu'a fait J.A. Miller et nous ne doutons pas de ses scrupules concernant le texte, le ton, la ponctuation dans la transcription qu'il fit de l'œuvre de Lacan. Toutefois, ce qui ne nous sera jamais rendu concerne une dimension essentielle et qui n'est pas rattrapable :

On n'a pas manqué de remarquer, et Lacan lui-même en a parlé, que ses œuvres qui ont paru si difficiles, voire obscures, au moment de leur parution, sont le plus souvent limpides au lecteur quelques 10 ou 15 ans plus tard. Comme on ne peut en conclure que le niveau intellectuel de la population est en constant progrès, on dit plus volontiers que Lacan a été constamment en avance sur son époque, lui-même ayant largement contribué, par son discours, à établir ce progrès. C'est là une affirmation très étrange, parce que le discours lacanien, considéré de cette façon, c'est très exactement le "discours prophétique" comme en parle M. Foucault. Et ceci contribue donc largement à constituer une légende de Lacan comme *prophète* des temps modernes, et à installer le public de ses lecteurs et auditeurs dans une attitude révérencieuse et dévote bien discutable.

Pour ma part, je reste perplexe devant ces gens (y compris moi-même), qui se mettent à comprendre Lacan si bien... ne serait-ce que parce que lui-même nous a mis en garde contre trop de hâte à comprendre. Il me semble plutôt que les signifiants lacaniens se sont peu à peu répandus, ont déjà été réutilisés de toutes sortes de façons, et nous sont devenus assez familiers pour que le lecteur ne se sente plus dépaysé à la lecture d'un séminaire ancien. Actuellement l'approche de l'œuvre de Lacan est précédée de plus en plus par une rumeur constituée par l'enseignement à l'Université et dès le Secondaire, par la critique philosophique et littéraire, la diffusion dans les médias, et, plus généralement, par tout le blabla répandu dans les milieux où l'on "cause". Il y a du reste maintenant une officine spécialisée dans ce genre de travail et dont je ne parlerai pas puisqu'elle se charge elle-même de sa propre publicité.

Espérons que le travail sera bien fait, malgré les réserves que nous pouvons formuler, et surtout ne nous illusionnons pas sur la possibilité de donner une *image* plus juste que celle qui résulte des nécessités du genre. Il faut que Lacan soit "compris", assimilable par le public auquel il est présenté, enseigné. Ce ne sont pas là des choses avec lesquelles on peut plaisanter : il faut assurer la vente de papier glacé, justifier les crédits de la "formation permanente". Toutes sortes de considérations que ni Freud, ni Lacan, ne prenaient en compte.

Le deuil que nous avons à faire ne concerne donc pas tellement le Lacan des dernières années, dont les séminaires sont assez bien restitués dans le texte, puisque de toute façon la parole de Lacan était accueillie dans un silence religieux, comme la parole du prophète. Il pouvait certes arriver que la parole surprenne encore, mais, là encore, lisez le livre de C. Clément, vous verrez comment tout cela se transforme aisément en paradoxes subtils, avec quoi on peut à son tour briller dans les salons parisiens.

Pendant quinze ans, il n'en allait pas du tout ainsi, et c'est bien là qu'il faut situer cette fameuse résistance du psychanalyste qui, après tout, n'était rien d'autre que la résistance qu'on peut opposer à tout enseignement quand il s'agit de le mettre à l'épreuve. C'est-à-dire qu'il n'y avait ni le prestige d'un enseignement officiel à l'Université, ni la pression d'un large public admiratif pour vous faire considérer que toute parole venue de Lacan était précieuse. Bien au contraire, la plupart des autorités du moment vous mettaient nettement en garde, et même les compagnons de route de la S.F.P. semblaient plutôt gênés de leur trop encombrant collègue. Seule Françoise Dolto... mais elle-même était considérée comme aussi farfelue que Lacan.

Il faut donc dire qu'en fait de transfert... nous l'avions à l'œil, notre Lacan, c'est-à-dire que nous ne lui faisons pas une confiance aveugle. Presque tous nous étions analystes, et pour la plupart analysants de Lacan. Certains d'entre nous participaient à d'autres activités sous la direction de Lacan, en particulier ce contrôle collectif où se mesurait toute la portée de son enseignement.

Il ne suffit pas de relever la dimension polémique toujours présente à cette époque. Lacan nous parlait à nous, et savait à qui il s'adressait, c'est-à-dire, pour être plus précis, il savait ce qu'il avait à nous dire pour nous *dérouter*, pour attaquer de front nos préjugés, nos habitudes de pensée les plus enracinées. Et chaque année, tout était à recommencer, à reprendre, nous montrant par là que nous nous étions embarqués sur des rails. Notre résistance donc était un des éléments constitutifs de la relation de Lacan à ses élèves... Quelque chose de tout différent de ce qui s'est passé dans toutes les dernières années où alors les séminaires semblaient passer comme autant de coups d'épée dans l'eau, auprès d'un public qui ne se préoccupait plus d'en mesurer la portée.

On sait combien nombreux sont les élèves de Lacan qui ont, un jour ou l'autre, renoncé à poursuivre l'aventure... Mais ce qui est probablement le plus remarquable c'est que ces divers abandons restent d'un intérêt anecdotique, ne s'étant pas faits autour de divergences théoriques précises et insurmontables. C'est Lacan lui-même qu'on ne voulait plus suivre.

(...)